

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

*« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! »
Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.*

Lucienne avait récemment fêté ses soixante-six ans, mais aujourd'hui, en ce 13 Février 1981, un vendredi, les averses continues étaient autant d'invitations à hiberner, à rester tranquillement dans sa grotte avant le week-end. Comme elle avait souvent eu l'occasion de le constater, les choses se passaient rarement comme prévu.

Étudiant en histoire à la faculté de Reims, peu sensible à la pluie, je me rendais à la Brasserie Excelsior. Pour ne pas utiliser le mot habitude que je destinais aux personnes âgées, je parlais de rituel. En réalité, j'étais comme les autres, j'avais besoin de vivre des moments rassurants, de suivre un ensemble de pratiques codifiées. Mêmes gestes répétés à la même heure, au même endroit. Ainsi, chaque vendredi, après mes cours ou après un travail à la bibliothèque, je descendais prendre mon thé dans ce lieu chic, un peu comme une mamie anglaise. Invariablement, je prenais la même table et dégustais mon Earl Grey, toujours vers 17 heures. Malgré de nombreux échanges souvent ambigus et des sourires engageants, je n'avais pas saisi les perches malicieusement tendues par Aline, la pétillante serveuse.

En revanche, j'avais été attiré par la présence d'une élégante dame d'allure sportive. Je n'aurais su lui donner d'âge tant elle était alerte. Mon rituel ressemblait à ses habitudes. Comme moi, elle venait le vendredi. Elle commandait un Rooibos accompagné de la mousse au chocolat noir maison. J'avais appris qu'elle avait enseigné cette recette au patron de l'établissement. Seule, elle passait plus d'une heure à écrire des notes sur un cahier sans lignes ni carreaux. Par curiosité, j'avais essayé de lorgner sur ses écrits. Au milieu des mots, elle dessinait personnages sombres et paysages pas très gais. Nul doute qu'elle avait remarqué mon manège, mais ne s'en formalisait pas. Je mourrais d'envie d'en savoir plus sur celle que tout le monde regardait avec admiration.

En ce vendredi 13 Février 1981, il pleuvait sur Reims. J'étais seul dans ce coin de brasserie. La table voisine, la sienne, était vide. Je demandais à Aline si elle l'avait aperçue. Sa réponse fut assez lapidaire :

-Tu t'intéresses plus aux vieilles dames qu'aux jeunes filles ?

Provocatrice, elle servit mon thé en me frôlant, me proposant avec malice une vue plus que suggestive sur ses seins fermes.

-Dis-moi franchement, tu préfères son spectre à mes yeux ? Quand elle est là, je n'existe pas, tu l'épies avec la discrétion d'une hyène. Cela dit, je suis assez inquiète de son absence.

-Aline, pas de jalousie, tu es incomparable, tellement belle, vive, attirante. Je rencontre deux astres tous les vendredis !

À ces mots, elle retrouva le sourire et me transmit l'addition, non sans avoir pris soin d'y ajouter son numéro de portable. C'est au moment où elle me donnait ce bout de papier plein de promesses, que nous la vîmes arriver. Quel soulagement ! Je la trouvais encore plus majestueuse avec ses cheveux mouillés et cette robe à rayures joyeuses.

Aline l'accueillit avec déférence :

-Bonjour Madame Cloarec. Voulez-vous une serviette pour vous sécher les cheveux ? Nous étions inquiets de ne pas vous voir. Je vous sers comme d'habitude ?

-Volontiers pour la serviette. Quel que soit le temps, je ne prends jamais de parapluie. Depuis cette traversée de la Manche en Mars 1943, je sais que les éléments décident pour nous. De la vie, de la mort, du soleil, de la pluie, de la sécheresse ou des tempêtes. Je les ai toujours affrontés. Coïncidence ou pas, les vendredis 13 ne me laissent aucun bon souvenir. Ainsi, je pensais rester chez moi au chaud. Puis, je me suis dit que c'était idiot. Chère Aline, tes remarques pleines d'humour, ton impertinence m'auraient manqué.

Mars 43 n'évoquait rien de précis pour moi. A l'évidence, un évènement majeur avait transformé la vie de Lucienne Cloarec. Mettant ma timidité entre parenthèses, je toussais légèrement pour capter son attention.

-Je suis étudiant en histoire. Pas encore spécialisé sur une période, mais les années trente me passionnent. Puis-je vous demander d'où vous vient cette phobie des vendredis 13 ? Et cette traversée, vous pouvez m'en dire plus ?

A ces mots, Aline revint avec la serviette. Notre égérie prit le temps de sécher ses cheveux, leur donnant ainsi un volume insoupçonné. Elle avait une chevelure magnifique. Après un dernier mouvement de tête, elle me dévisagea avec intensité.

-Jeune homme, que voulez-vous savoir ?

Je n'eus pas le temps de répondre qu'elle reprit.

-Je vais commencer par cette date. Je ne suis pas superstitieuse, cependant certains faits graves de mon existence ont un point commun : le vendredi 13. Je ne vais pas vous

raconter ma vie, mais... Vous souriez ? Vous avez raison. Toute personne qui commence une phrase ainsi, finit par ennuyer son auditoire à se raconter.

Le faible nombre de clients permettait à Aline de rester à nos côtés, plateau en main, prête à agir, au cas où un bus d'assoiffés prendrait d'assaut l'estaminet.

-Mon premier vendredi 13 mémorable remonte à Avril 1934. J'avais alors 19 ans. Athlète, je courais le 100 mètres au club d'athlétisme de Morlaix. Nous étions quatre filles de niveau national. Rapidement, nous avons opté pour le relais. Avec mes trois amies, nous nous entraînions tous les soirs. Les championnats de France avaient lieu deux mois plus tard et, comme nous étions toutes classées dans les dix premières françaises, nous avions une chance sérieuse de conquérir le titre. Notre technique de passage de témoin était parfaite. Hélas, ce vendredi soir, partant en dernière position, je n'ai pas réussi à me saisir de ce bâton. Il est tombé dans mes pieds, provoquant ma chute. Bilan : rupture du ligament externe de la cheville. Une catastrophe pour le club, mes coéquipières et bien sûr pour moi. Il m'a fallu beaucoup de temps pour prendre du recul. Je finis par admettre que c'était le lot commun de nombreux athlètes. Ce n'était que du sport. L'année suivante, nous sommes devenues championnes de France.

-Vous voulez que je continue ? Attention, la suite sera moins réjouissante.

Aline buvait ses paroles. Avec ma bouche bêtement entrouverte, je devais avoir l'air de l'idiot du village.

-Passons à cette terrible guerre. Les Allemands étaient partout. J'habitais à Morlaix sur les quais à proximité des Feldgendarmes. Ni agneaux, ni barbares, ils étaient durs mais sans commune mesure avec la violence et le sadisme des SS. Parfois courtois, leurs ordres ressemblaient davantage à des aboiements qu'à des injonctions. Mon frère avait basculé dans la résistance depuis quelque temps. Il communiquait les positions allemandes, passait des messages et pratiquait de façon isolée de menus sabotages sur des matériels allemands. Crever un pneu, mettre de l'huile sur la route, ou encore enlever la poudre des balles des fusils. Il avait gardé un esprit potache. Par exemple, rien ne l'amusait plus que de voler les sous-vêtements des officiers et soldats. Beaucoup de risques pour quelques fous rires entre résistants. Puis vint ce vendredi 13 Mars 42. Il était en mission du côté de Rouen avec deux camarades, un américain et un maquisard des Ardennes. Pendant le couvre-feu, une patrouille les interpelle. La consigne était de s'éparpiller pour éviter de se faire prendre ensemble. Cherchant le combat, le pilote américain fut abattu rapidement. L'ardennais fut fait prisonnier à l'issue d'une cavalcade, un berger allemand lui dévorant les mollets. Une chasse à l'homme fut alors lancée en plein Rouen pour retrouver mon frère. Il échappa de peu à une autre

patrouille, avant de se prendre une balle dans l'épaule. De justesse, il réussit à leur échapper et à se planquer quelque temps. Après des dizaines de perquisitions, les Allemands finirent par le retrouver le 22 Mai. Il sera fusillé le 28 Août de la même année.

Elle arrêta son récit sans verser de larme.

Ses pensées s'étaient envolées vers son frère. Lucienne Cloarec mit quelques minutes avant de reprendre. Elle se mit alors à décrire ses faits de résistance, les quatre hommes cachés chez elle, le départ de Carantec avec eux et un ami marin, la tempête, Puis, après 24 heures difficiles, les côtes anglaises, le départ vers Londres.

-A compter du 3 Mai 43, je deviendrai infirmière auprès des Forces navales françaises libres. J'aurai l'honneur, le 30 Septembre de la même année de recevoir la médaille nationale de la Résistance proposée par le Général de Gaulle.

La sentant en confiance, j'enchainais les questions sur ces années à Londres. Son engagement, son mariage avec un certain André Verrier, la libération puis son retour en France. Avec calme, elle semblait répéter son histoire pour la centième fois.

Fatiguée, elle profita d'une éclaircie pour rentrer chez elle, ajoutant :

-Nous avons encore tellement de vendredis à passer ensemble. Je ne vais pas tout vous raconter aujourd'hui. Les bourrasques la bousculèrent dès la sortie de la brasserie. Cependant, tel un roseau, elle ne pouvait pas rompre. On la sentait invincible.

J'en profitai pour me tourner vers Aline :

-Vendredi 13. Belle journée pour une rencontre ? Une partie de cartes chez moi, ça te dit ?

Du tac au tac, elle répondit :

-Seulement si l'on joue au Strip-Poker...

Taquine, elle cherchait à me tester. Je validais cette proposition avec un sourire assez niais. En chemin, nos pensées étaient tournées vers notre « Gazelle de Morlaix ». Arrivés trempés chez moi, notre seule difficulté fut d'enlever nos vêtements tellement humides qu'ils collaient à la peau.

Notre fouguese tempête passée, je repris mes esprits. Notre belle dame était une résistante connue, ayant souvent souffert les vendredis 13.

Avec Aline, cette date marquait le début de notre aventure. Nous étions loin de penser que cet amour serait au long cours.

La semaine passée à attendre Lucienne fut idyllique. Aline me taquinait et voulait savoir pourquoi j'avais attendu si longtemps. Je lui rétorquai que je l'avais imaginée entreprenante avec d'autres. Les choses clarifiées, nous voulions construire un amour d'un

type nouveau. Charnel et intellectuel, fusionnel et indépendant. Une vie entière ne nous suffirait pas. En riant, nous nous sommes seulement dit que nous devions éviter le syndrome des vendredis 13.

Le vendredi suivant, Lucienne était là. Elle nous avait définitivement adoptés. Fine observatrice, elle nous dérouta :

-Je sens des ondes positives., une sorte de vent d'Amour. Auriez-vous enfin décidé de jouer à ce jeu ?

-Vous avez été un révélateur pour nous. En pleine guerre, dans la ville du brouillard, vous avez trouvé l'Amour. J'ai enfin capté les ondes délicieusement émises par Aline. Votre phobie du 13 nous a intrigué. Vous croyez au hasard ? Vous avez dû connaître des joies certains vendredis 13, tout autant que des peines à d'autres moments ?

-Je ne vous livre pas une théorie quelconque, seulement quelques extraits de ma vie. Bien sûr, des contrariétés ont pu survenir en dehors de ces dates, mais certains événements dramatiques ont ce point commun. Je ne veux pas que vous reteniez cela de moi. Je vais vous livrer ma dernière anecdote sur ce sujet. Après la guerre, nous nous sommes installés en Champagne. Une période de bonheur avec nos enfants. Certes nous n'avions pas le confort actuel, mais ils étaient joyeux, curieux. J'étais infirmière. Mon mari gravissait les échelons dans son entreprise. Le vendredi 13 Juillet 1956, nous étions sortis faire la fête avec enfants et amis. Fête nationale avec musique et lampions. A la caserne des pompiers, tout le monde dansait, buvait, parlait fort. Les enfants se gavaient de bonbons et sans doute aussi des gouttes laissées au fond des verres de champagne. Quand soudain, une fumée est apparue. Cela semblait venir de notre immeuble. Notre appartement est parti en fumée. Par la suite, les pompiers nous ont expliqué la probable origine du feu : notre poêle à charbon.

-Cela commence à faire beaucoup.

-Oui. Nous avons alors pu compter sur nos amis chers. Dans ces années-là, la solidarité n'était pas un vain mot. Quelques mois plus tard, tout était rentré dans l'ordre. Les années 60 furent ensuite intenses, pleines d'insouciance avec nos enfants devenus adolescents. Vous voyez, la vie est belle !

Sa voix d'alto nous faisait rêver. Pas une seconde, elle ne s'était apitoyée sur son sort et terminait ce vendredi avec un message d'espoir revigorant. Elle devenait un guide, une psy, un modèle.

Ce soir-là, Aline se précipita à la cathédrale de Reims pour y déposer quelques bougies. Sans doute a-t-elle prié pour Lucienne et notre futur. Pendant ce temps, je retrouvai

quelques amis dans un bar à vin. Les bouteilles se sont vidées, mon esprit s'est embrouillé. Je voyais des 13 partout, je voulais jouer dans un casino. Tout miser sur le 13.

Avec une pudeur envolée, j'expliquais à mes comparses que le 13 évoquait pour moi la douce peau d'Aline, ses baisers fougueux et son corps si parfait.

Chaque histoire est différente.

Les jours se sont succédé et le soleil printanier daignait faire quelques apparitions pour dorer les joues de ma dulcinée. Nos discussions avec Lucienne ont pris fin en Avril. Elle partait pour plusieurs mois retrouver sa sœur en Bretagne, à Vannes.

Je terminai mon année universitaire avec succès. Les relations avec Aline étaient au zénith. Nous parlions d'avenir, les projets foisonnaient. Le mot ensemble se répétait à l'infini. Seule, l'absence de notre héroïne rendait nos vendredis rémois mélancoliques.

Aline commença à avoir des envies d'Océan. Les voiles vues sur des photos me donnèrent aussi des ailes. L'été 81 fut celui du grand changement, du déménagement, de la découverte des marées et des vagues. Une opportunité nous envoya vivre à Roscoff, non loin de Morlaix.

Les années passèrent dans notre Finistère d'adoption, remplies de tous ces petits bonheurs quotidiens. Omniprésente dans nos esprits, Lucienne le fut davantage en ce vendredi 13 Mai 83. Aline revenait du travail. Tant de sourires juxtaposés sur son visage. Mezzo voce, elle m'annonça que nous allions devenir parents. Nos vendredis 13 contrastaient avec ceux de Lucienne.

Comme tant de parents, nous ne vîmes pas les années passer. On ne se rend pas suffisamment compte de ces années heureuses où notre garçon voulait devenir star de football, où notre fille se rêvait en hôtesse de l'air. Entre école, activités des enfants et boulot, la conscience du temps n'existait pas. Seules les première rides et les premiers cheveux blancs nous lancèrent des signaux amicaux.

Nous avons entretenu une relation épistolaire suivie avec Lucienne.

Elle décida de venir nous voir en 1998. En Mars. Cinquante cinq ans après son acte héroïque. L'avait-elle voulu ? Avait-elle remarqué qu'il y avait un vendredi 13 en Mars ?

Elle ne ressemblait plus à l'élégante dame de Reims. Le corps fatigué, ses yeux s'illuminèrent néanmoins lorsqu'elle redécouvrit les lieux de sa jeunesse héroïque.

Elle nous annonça qu'elle se déplaçait pour la dernière fois. L'âge, la fatigue. En vieillissant on ne bouge plus. Elle nous demanda de ne pas pleurer, de penser à elle, de vivre dans la quiétude bretonne.

Durant cette semaine, elle fut joyeuse, inventive en cuisine et se révéla une conteuse merveilleuse pour les enfants.

L'iode et le vent ont sans doute œuvré à lui rendre une mine plus sereine.

Elle monta dans le train telle une star, la nôtre. Retour à Reims.

La joie de l'avoir retrouvée ressuscita la fièvre charnelle de nos premiers instants. Sans l'avoir vraiment prémédité une petite fille allait naître quelques mois plus tard.

Le vendredi 13 Novembre 1998. Elle ne pouvait que s'appeler Lucienne.

Notre relation épistolaire avec Lucienne Cloarec devint hebdomadaire. Reims ou Morlaix, 13 de chance ou de malheur, tout y passait. Elle nous décrivait son état, ses douleurs, puis son déclin final.

Lucienne Cloarec, médaillée de la Résistance Française ne mourut pas un vendredi 13.

Ce fut le 23 février 2013. A 98 ans...Un Samedi.